

ANTI-VILLE OU CIVILISATION DE LA CAMPAGNE DANS LA LITTÉRATURE VÉNÉZUÉLIENNE DU DÉBUT DU XX^{ème} SIÈCLE¹

MERIDALBA MUÑOZ BRAVO
 Universidad de Los Andes
 Mérida-Venezuela
 Traduction: Inés Blanco

*Les villes sont l'abîme de l'espèce humaine. Au retour de plusieurs générations
 les races meurent ou dégènèrent; il est nécessaire de les reprendre etc' est
 toujours la campagne qui nourrit cette rénovation...*
 Jean-Jacques Rousseau (1755)

*Aimez-vous la liberté ? La campagne habitez
 [...]
 Allez jouir des vertus de la campagne;
 la paix offerte,
 ni rancunes ni envies
 ne chagrinent le paysan.*
 Andrés Bello (1826)²

*«Il n' y avait plus aucun doute: la ville corrompt les hommes
 Même s'ils ne s'en aperçoivent pas.
 "Les villes [...] sont des organismes parasites
 qui consomment ce que les champs produisent!
 Et il l'avait bien vérifié, premièrement à Caracas et ensuite à Maracaibo.
 Le travail fécond est celui qui crée; dès que son produit devient objet de
 commerce
 sa capacité créatrice se perd et se voit réduit à matière d'exploitation.*
 Díaz Sánchez. Casandra (1957)³

Reçu Janvier 2007

Nous connaissons l'existence d'une attitude intellectuelle anti-urbaine diffuse, ou au moins significativement critique envers la ville, dans le travail des intellectuels et des écrivains du monde entier⁴. La littérature vénézuélienne a aussi montré, quoique avec ses caractéristiques particulières, des manifestations d'exaltation ou des critiques de la campagne et de la ville. Quoique quelques critiques littéraires étudiant l'oeuvre de nos auteurs les plus remarquables, aient signalé l'inclination ou l'opposition à la ville et à la campagne de ces derniers, nous ne connaissons aucun texte qui étudie ces phénomènes d'une façon générale. Ce travail ne revendique pas cette tâche, puisque notre approximation est faite sur seulement quelques auteurs vénézuéliens emblématiques et plus spécifiquement sur quelques oeuvres, particulièrement de l'époque de l'émergence urbaine dans la première moitié du XX^{ème} siècle.

Il est important de signaler la relation étroite entre les deux aspects énoncés dans le titre de cet article dans le cadre des romans étudiés. Avec plus ou moins de partialité, avec plus ou moins de profondeur, tous les auteurs les abordent dans leurs travaux. Il est donc difficile de ne pas pénétrer dans les limites de chacun en essayant de les séparer pour les expliquer. Sans intention d'épuiser le sujet, nous tenterons d'indiquer néanmoins les récurrences et les oppositions les plus remarquables que nous trouvons dans ces oeuvres.

LA VILLE, LA MAL AIMÉE.

Les auteurs romantiques du milieu du XIX^{ème} siècle ont construit de nombreuses élégies du paysage et les beautés naturelles de notre pays, travaux dans lesquels la nature et la campagne sont les protagonistes et dans lesquels la ville était presque absente. *Au XIX^{ème} siècle le maquis et la plaine indomptable ont soutenu une guerre non déclarée contre la ville*, affirme Silverio González (2005:73-86). C'est avec les auteurs de la fin du siècle et du début du XX^{ème} qu'on commence à se rapporter expressément à la ville et que sont récurrents les avis négatifs sur elle.

Nombreuses sont les visions des auteurs vénézuéliens. L'inassouvissement face à une capitale estimée de fin de siècle trop villageoise selon Díaz Rodríguez et de la Parra –dans *Ídolos Rotos* (1901) et *Ifigenia* (1922) respectivement-, ou la ville également insatisfaisante et douteusement morale -Villabraba- illustrée par Miguel Eduardo Pardo -dans *Todo un pueblo* (1899)-; la position de Briceño Iragorry -dans *Los Riberas* (1957)-, admirateur dévoué des valeurs de noblesse et de grandeur d'âme qu'il reconnaissait dans la ville traditionnelle -patricienne et bourgeoise-, qui succombait dans la ville moderne destructrice ; ou la défense plus humble et pragmatique de la ville traditionnelle et même romantique de la vie villageoise faite par Picón Salas –dans *Viaje al amanecer* (1943) et *Nieves de antaño* (1958)-, face à la fébrile métropole moderne; le questionnement de la société vide et peu éthique de fin de siècle et à l'aube du XX^{ème} dans Pocaterra –dans beaucoup de ses romans, spécialement dans *La casa de los Ábila* (1921)-; ou le regard complémentaire vers la nature pour l'idéaliste Gallegos –dans presque toutes ses oeuvres-, appel d'alerte pour civiliser et ne pas abandonner la campagne, parallèlement à la création de villes meilleures et plus saines, comme le proposait Díaz Sánchez dans ses essais; jusqu'au radicalisme surprenant d'un José Antonio Rial -dans *Venezuela Imán* (1954)- et d'un Picón Salas dans son dernier roman -*Los tratos de la noche* (1955)-, reprochant des perversions matérielles et psychologiques à la vie urbaine et son renoncement finale proposant la fuite vers la nature comme le seul (en apparence) réduit sain. Ces visions, parmi d'autres abordées dans cette recherche nous donnent une idée de la variété de perceptions sur la chose urbaine chez nos intellectuels.

Marco Negrón (2004 : 343) reproche ce qu'il considère un injuste et nuisible mépris de la ville de la part des intellectuels et des gouvernants, et place le plus aigu rejet dans les années soixante du XX^{ème} siècle: *«un trait récurrent de la pensée sur le territoire dans les quarante dernières années a été l'antiurbanisme rhétorique, centré sur la condamnation des grandes villes et des migrations de la campagne à la ville. Quoique les politiques qui en découlent aient été plutôt irrégulière et dans certains aspects contradictoires, son corollaire le plus important fut la résistance de l'État à la création de ville et, particulièrement, à habiller des terres qui pouvaient permettre l'établissement ordonné des migrants les plus pauvres, puisqu' on supposait -sans fondement, mais ceci, à ce moment-là, n'était pas si évident- que de cette manière on stimulait le déplacement vers les villes.»* Les contenus des romans analysés nous révèlent que l'insatisfaction causée par la ville, raison possible de ce désintérêt gouvernemental des années soixante, est ressenti très en avance, tellement que même au début du XIX^{ème} siècle, quand nos villes vénézuéliennes étaient à peine de modestes villages -Caracas, la capitale, comptait à peine 40 mille habitants qui se sont réduits à près de 30 mille après le tremblement de terre de 1812-, nos auteurs critiquaient déjà le mal dans la ville. Positions fausses? Emulation simple pour nos auteurs de motifs et sujets développés par leurs homologues, dans d'autres environnements qui, eux, étaient affectés par les maux de la grande ville ? Il nous est difficile de douter de la sincérité des formulations d'un Andrés Bello, d'un Simón Rodríguez, d'un Fermín Toro par exemple; nous pouvons comprendre, néanmoins, qu'un tel questionnement de la ville vise davantage ses parasites et peu éthiques classes de direction et sa haute société, responsables historiques d'une mauvaise gestion urbaine en s'abstenant de contrôler, de diriger ou de canaliser sa croissance et son développement

approprié; des aspects qui seront toujours motifs de critique même pour nos auteurs du XXème siècle et de celui-ci, qui commence à peine.

Briceño Iragorry, par exemple, probablement le meilleur partisan de la ville parmi les auteurs traités, critique la ville moderne; mais il s'agit plus d'une critique de l'oubli et de la négligence de ses valeurs -celles de la Ville-, que d'un questionnement de la vie urbaine, à laquelle il a toujours reconnu des attributs de civilisation, de culture et de bien-être. Il est certain que la ville dont il fait l'éloge est celle dont la taille physique et démographique permet la relation entre les voisins, avec une classification sociale et éthique hiérarchique, de forte présence morale, de soigneuse défense des valeurs, qui dans la grande ville se diluent en faveur de l'isolement, de l'anonymat, de la ségrégation sociale et même matérielle. C'est une valorisation de la vie plus communautaire, face à l'individualisme de la vie dans la ville. L'états-unien John Dewey, par exemple, au début du XXème siècle, distinguait comme des aspects positifs les valeurs de la Communauté, plus petite, plus familiale, plus *appropriable*, face à celles plus impersonnelles de la Grande Société, caractérisée par *l'invasion de nouveaux modes de conduite humaine [...] relativement impersonnelles et mécaniques*, distinction établie auparavant par Ferdinand Tönnies dans son oeuvre paradigmatique *Communauté et société* (1887). Les travaux, non seulement littéraires, mais aussi des essais de Dewey soutenaient la conversion de la nouvelle Grande Société en une Grande Communauté, comme la meilleure solution à la problématique existante (White, 1967 : 154, 169-170). Briceño, également insatisfait de la croissance incontrôlée et anormale de la ville vénézuélienne, se montre confronté à celle-ci, mais plutôt que de proposer un nouvel arrangement social, il semble revendiquer nostalgiquement le retour à des formes traditionnelles de vie dans la ville. Néanmoins, attribuer à Briceño un questionnement de la ville serait inexact; nous dirions plutôt qu'il glorifie les valeurs de la vie urbaine et en tout cas il critique la grande ville; critique qui correspond à celles d'autres écrivains pour d'autres contextes géographiques et culturels⁵.

De son côté, Rómulo Gallegos, reconnu comme l'auteur par excellence de la plaine et de la nature vénézuéliennes, à qui on a l'habitude d'attribuer l'exaltation exclusive de la chose rurale et aborigène, a montré la défense des valeurs de civilisation liées à la vie urbaine depuis ses premiers écrits. Dans son article «Necesidad de valores culturales» publié en 1912, dans le numéro 496 de l'emblématique magazine vénézuélien *El Cojo Ilustrado*, Gallegos expose sa vision dénudée et franche en se servant de la dichotomie connue ville-civilisation, maquis-barbarie décrite par l'argentin Sarmiento, confrontation qu'il traitera de manière plus aiguë et poétique dans son célèbre roman *Doña Bárbara* (1929). L'auteur n'exclut de la ville ni les maux, ni les maladies sociales, mais c'est seulement dans ses valeurs, qu'il reconnaît comme lui étant inhérentes: culture, éducation, avance technique et finalement civilisation, qu'il voit le remède possible pour résoudre les siens et ceux du maquis barbare et non cultivé. Une telle reconnaissance des valeurs de la ville est aussi celle de beaucoup de nos intellectuels de cette époque⁶ et de ceux d'autres pays. Tel que Lucía et Morton White l'affirmaient en ce qui concerne certains auteurs états-uniens (1967 : 62) «*plutôt qu'attaquer la ville nord-américaine au nom de la nature, nous trouvons plutôt une tendance à la critiquer en défense de la civilisation*». Les vices et les plaies résultant du commerce, de l'industrie et de l'immigration en masse qui ont marqué la ville nord-américaine de fin du XIXème siècle et qui ont conditionné beaucoup de critiques qui lui ont été faites, n'étaient pas présents au XVIIIème siècle. Cela explique la maigre prévention anti-urbaine chez ses écrivains de cette époque-là. Les choses ont beaucoup changé depuis l'industrialisation américaine explosive et expansive du début du XIXème siècle. Le rejet se manifesta par un antiurbanisme croissant, quoique plus tard un regard très critique ait prospéré, mais qui cherchait à remédier aux maux sans l'exécration de la ville, tel qu'il est montré par les propositions de la réformatrice sociale Jane Addams ou John Dewey entre autres.

Sur le discours faussement exaltant de la campagne et qui nie donc la ville, F. J. Caspistegui dans son article «*“Esa ciudad maldita, cuna del centralismo, la burocracia y el liberalismo” : la ciudad como enemigo en el tradicionalismo español*» (2002 : 84) souligne le mensonge du sujet puisque, «*quand fut bien avancé le*

XXème siècle, dépassée la Guerre civile et amorcé le processus d'industrialisation, ce jeu d'idées contraires à la chose urbaine était difficile à soutenir». Cette vision nous paraît opportune, en vertu des liens significatifs entre l'Espagne et notre pays (Venezuela), tant par des raisons historiques que par la forte ruée d'immigrants que l'après-guerre a jeté à nos côtes et qui souvent sont venus à peine sortis de leurs environnements ruraux, probablement informés des constructions littéraires et idéologiques de défense rurale dans leur pays, mais qui dans le nôtre ont occupé, pour la plupart, les villes. Caspistegui considère que l'appel au retour à la campagne est mélancolique et nie la perte (2002 : 85). Face à un champ [qui] *ne paye ni en argent ni en confort*, [qui] *manque de beaucoup des avantages que la ville offre dans l'aspect matériel. Une agriculture [qui] ne soutient pas les familles, conformément aux besoins actuels*, le déplacement de ses habitants aux sources prometteuses d'emploi dans la ville s'avérait prévisible⁷. Même si un tel phénomène est localisé vers les années soixante, selon la date de cet essai, il est important de souligner, comme le fait l'auteur, que dans les décennies précédentes, fondamentalement dans l'intervalle républicain, en Espagne, de 1931 à 1936, la prééminence de la tendance progressiste, modernisante et promotrice de l'industrialisation, encourageaient fortement le développement urbain du pays. En opposition à l'idée très répandue du retour à la campagne, nous trouvons plutôt un appui à la ville. En Espagne aussi, le géographe Horacio Capel montre sa défense dévouée de la ville et particulièrement de la grande ville, lieu qu'il considère comme *«l'entourage privilégié de la science, de la culture, de la créativité, de l'innovation [...] qui est le meilleur endroit possible pour vivre»*. (2001 : 146-147) Dans sa défense et son optimisme envers la ville, cet auteur signale que la vision positive est venue presque toujours des gens progressistes, libéraux. Il indique qu'avec les promoteurs et les hommes d'affaires, qui ont des intérêts commerciaux et industriels dans la ville, celle-ci est aussi vantée par les journalistes et les intellectuels qui travaillent pour des institutions et aussi par des artistes et des personnes liées au monde de la culture, dont le marché et la clientèle sont essentiellement urbains. Il dit également qu'en revanche, souvent ceux qui s'écrient contre la ville sont conservateurs, regrettent le vieil ordre, des personnes qui se sentent menacées, ou tout simplement des personnes rancunières qui ont perdu leur influence et importance à cause des changements de fortune qui les ont affectés individuellement, ou par des changements sociaux plus généraux qui ont conduit à la substitution de leur groupe social comme groupe leader. (2001 : 144) Il signale aussi (2001 : 127) que le mouvement antiurbain que nous pouvons appeler réactionnaire, servait les conservateurs pour faire face aux groupes communistes et socialistes qui prenaient force dans les villes, augmentant la subversion des groupes populaires.

Les observations offertes par rapport aux avantages de la vie dans la ville sont difficilement discutables, et en effet, passant outre à l'opinion de beaucoup d'intellectuelles et aux difficultés matérielles, le peuple réagit activement en poursuivant sa migration à la ville. Il faudrait dire que dans le cas vénézuélien les opinions négatives envers la ville ne proviennent pas nécessairement de gens rétrogrades ou réactionnaires –anti-révolutionnaires selon Negrón (2004)-. Díaz Sánchez, par exemple, ou Picón Salas -qui a toujours été un progressiste même s'il appartenait à une famille riche tombée en déchéance-, ne critiquent pas la ville elle-même, mais ses perversions ou ses déformations. Même chez Briceño Iragorry, plus conservateur que les autres, et même défenseur de l'ordre social établi -rétrograde pour certains-, ne rejette pas la ville, mais la grande ville. Parce que l'exemple de la Caracas des années cinquante⁸, semblait effrayer certains esprits urbains.

La réalité urbaine vénézuélienne dans sa consolidation -au milieu du XXème siècle- diffère considérablement de l'européenne et de celle des États-Unis, particulièrement à cause de l'absence des processus d'industrialisation qui, eux, ont caractérisé ces dernières. Malgré la tendance à comparer la révolution urbaine du Venezuela de la première moitié du XXème siècle, avec celle expérimentée un siècle auparavant par quelques pays européens, il est nécessaire de préciser que les différences sont très marquées. En partie l'erreur vient du fait que le cadre de comparaison a été celui de l'augmentation démographique. Certainement, le Venezuela a éprouvé une augmentation importante de la population à partir de 1920, comparable aux indicateurs des villes européennes importantes pendant le XIXème siècle et quelques autres

latino-américaines; et de plus, dans un peu plus de 30 ans, le pays est passé de 15 % à 50 % de population urbaine. On commençait à peine à abandonner la campagne et à peine 50 ans plus tard, en 1970, 73 % de la population vit dans des centres urbains. Ces informations semblent justifier l'assimilation qui est faite avec la révolution urbaine européenne; en Angleterre par exemple, entre 1801 et 1901 la population urbaine est passée de 33,8 % à 78 %. Néanmoins il nous semble fondamental de distinguer deux aspects essentiels qui relativisent cette comparaison: le premier, c'est qu'un tel processus en Europe, particulièrement en Angleterre, a obéi à des transformations internes économiques et sociales causées par la Révolution Industrielle; révolution *fondée sur un capitalisme hautement développé et caractérisée par la disparition précoce de la paysannerie traditionnelle* (Williams, 2001 : 26), et à laquelle la plupart de la société a pris partie; tandis qu'au Venezuela une telle révolution n'a pas existé et le changement n'a pas obéi à une transformation des structures internes⁹. L'irruption violente et inattendue du pétrole au début du XXème siècle, sa presque immédiate transformation en activité centrale et principale source de revenus pour le pays et notre incapacité initiale pour sa gestion, démontrent que les changements n'ont pas été le produit d'une maturité interne, mais d'une nouveauté inattendue. Cependant, le pétrole a ouvert les écoutilles et les villes se sont soudain remplies de nouvelles gens.

À ce propos, certaines de nos villes principales sont passées, dans l'espace d'environ trente ou quarante ans, de la mentalité villageoise au pseudo-métropolitanisme, avec l'apparition consécutive de nombreux problèmes; et quoique nous trouvions chez nos intellectuels des indices de mécontentement pour la précoce expression matérielle de la ville, ou la déformation qui s'y produit plus tard, d'une critique initiale à la ville pour trop modeste et villageoise, jusqu'à un rejet radical de la ville ultérieure, explosive et excessivement vorace, plus qu'une critique et une attitude antiurbaine, ce que nous remarquons, c'est la plainte de son existence insatisfaisante.

En ce qui concerne cette haine supposée envers la ville, il convient de bien définir de quel type de critique il s'agit et à quels aspects de la ville elle s'adresse. Dans ce sens, beaucoup des critiques faites à la ville vénézuélienne, ont tendance à considérer comme des fléaux des aspects de la ville touchant exclusivement à la chose éthique et morale et même à la chose sociale, alors qu'envers l'aspect morphologique il n'y a pas de critiques précises. Mariano Picón Salas et Mario Briceño Iragorry, particulièrement ce dernier, déplorent, avec l'apparition de la nouvelle ville, le mépris et l'oubli des valeurs de la ville antique ou traditionnelle, à laquelle, en revanche, ils reconnaissent de grandes qualités.

Cette critique de la grande ville apparaît en même temps que la renaissance, dans le premier quart du XXème siècle, d'une littérature régionaliste et *criollista*¹⁰, incubée dans le nationalisme né dans le cadre des batailles d'indépendance aux débuts du XIXème, qui a donné lieu à l'apparition d'une littérature qui souligne les particularités du pays, particulièrement ce qui a trait aux secteurs ruraux à l'intérieur d'un romantisme répandu ; ainsi avec la littérature réaliste et naturaliste à laquelle on peut rattacher certains des auteurs traités, apparaissent les romans de la terre, mais il n'y a plus dans ces œuvres le ton romantique du XIXème, mais une position plus positiviste. Malgré son plus grand optimisme, en plus de la revendication pour l'existence insatisfaisante des villes, nous trouvons dans beaucoup de ces romans le reproche de la négligence de la campagne nourricière, source primordiale pour une vie appropriée de celles-là. Dans les romans de sujet rural, plus qu'une exaltation des champs, et malgré les critiques de la ville, ce qui semble se détacher c'est l'appel à la civilisation, c'est-à-dire une intention de transférer à la campagne les valeurs positives de la vie civilisée.

CIVILISANT LA CAMPAGNE

*«Que ce soit la Plaine ou la Montagne, pour la terre c'est la même chose. La terre est toujours là
et même elle ouvre son cœur pour montrer ses vertus. [...]*

*Venez, les bras, et cultivez la terre. Dans la Montagne, en faisant des sillons et semant les graines.
Dans la Plaine, en brûlant les broussailles sèches et en semant le bétail. Mais venez, les hommes, et passez
sur la terre.*

*Les guarichas sont les jeunes femmes de la montagne. Métisses, filles des femmes des chaumières
et des hommes des champs. [...]*

*De même, une guaricha est cette terre. On la porte à fleur de peau. On la porte dans le cœur quand on
s'éloigne d'elle,*

et à fleur de peau quand on va à sa recherche par monts et par vaux.

Après que l'homme la frôle, elle l'envahit par les sens et sensuellement elle l'attache à ses arbres.

*On l'aime dans les semailles, et on s'attache à elle, en embrassant l'hiver des rejetons
et l'été propice, des fleurs accomplies. [...]*

Le tout c'est se lier d'affection. Le tout c'est enguaricharse».

Julián Padrón (1934)¹¹

Quoique éloignées de la période qui nous occupe -la première moitié du XXème siècle-, la force et l'importance de certains discours exemplaires apparus dans nos premiers temps républicains nous oblige à les rapporter même si ce n'est que de manière succincte, puisqu'ils ont défini une voie qui a eu des interprètes et des partisans importants dans la période que nous étudions. L'aube de la république au début du XIXème siècle, est marquée par la tendance au chant bucolique -et épique- sur une nature supposée bucolique et même arcadienne, enthousiasmes propres au romantisme naissant de l'époque et à la volonté de construction des républiques américaines naissantes. Mais ceux-ci n'étaient pas de simples chants romantiques; à un moment où nous nous débattions entre l'américanisme invoqué par les leaders de l'indépendance et l'élan nationaliste irrésistible, de tels chants se constituaient en hymnes qui signalaient les champs et l'agriculture, non seulement vénézuélienne, mais plutôt américaine, comme la voie nécessaire et pertinente pour garantir la liberté et initier et fonder la construction nationale. De cette détermination, Don Andrés Bello (1781-1865), l'un des pionniers et principaux promoteurs dans le pays, écrivait dans *La agricultura de la zona torrida* (1826) :

«Oh jeunes nations, qui soulevez sur l'occident stupéfié

la tête ceinte de lauriers premiers!

honorez la campagne, honorez la vie simple

du paysan, et sa simplicité frugale.

Ainsi demeureront en vous perpétuellement

la liberté, un

frein à l'ambition, et un temple pour la loi.»¹²

Mais, avec l'invitation à chercher la liberté dans la campagne et dans les travaux agricoles, Juan Liscano (1997 : 975) attribue à Bello, citoyen de grandes villes, la critique de la ville comme dissociatrice, bruyante et dispendieuse. En effet, Bello dans le même recueil manifeste une critique de l'homme urbain à cause de quelques-uns de ses vices: celui de la flatterie, celui de la lascivité et de la vie superficielle et qui font qu'il s'interroge, doutant si d'un tel homme sortira la jeunesse, l'espoir et la fierté de la patrie? Et immédiatement il conseille:

*«La campagne est votre héritage; en elle réjouissez-vous.
Aimez-vous la liberté ? La campagne habitez.»¹³*

Malgré les images idylliques de la campagne et les critiques de certains vices de la ville, les idées de Bello, recueillies dans sa poésie et dans certaines des épîtres qu'il adresse à son frère depuis Santiago de Chili (Grases, 1979), montrent en plus de son goût pour les progrès de cette capitale, que l'auteur ne postule pas d'antagonisme irrécusable entre la ville et la campagne. Dans les forêts, une fois accompli l'émondage et même le nuisible brûlage, la terre fertile offrirait de nouveau son accouchement généreux et avec le fruit parfait, campagne et paysan payeraient tribut à la ville. Complémentarité donc entre ville et campagne et appel précoce à la « culturisation » dans le sens de civilisation de cette dernière, que Bello reconnaît précaire quoique fondamentale pour la construction nationale. Graciela Montaldo dans *Andrés Bello: la nature, la science, l'économie* (1995:112) écrit : *« l'idée de culturisation de la nature a cristallisé et Bello même prend la charge de composer le texte bucolique (épico-descriptif) dans lequel il se plaint de l'industrie trop faible (l'industrie dans le sens de culture et de culture de ta terre) du territoire natal.»*

Simón Rodríguez (1769-1854), un autre auteur célèbre de l'époque et d'importance singulière dans notre histoire, s'est intéressé à la valeur de la campagne avec moins de romantisme et de souci stylistique, quoique avec un plus grand et opportun pragmatisme. Son intérêt profond à la formation de la nouvelle jeunesse américaine pour une construction solide de la nouvelle Grande République -Rodríguez a été le maître de Bolivar- et sa conscience que les changements devaient être poussés de l'intérieur du corps social et des bases de la population et non pas être imposés d'en haut: *«Que l'Édifice Sociale soit commencé par les fondations! pas par le Toit ... comme il est conseillé par le plus grand nombre: les enfants sont les PIERRES »*, ont conduit Rodríguez à affirmer :

« Si les Américains veulent que la révolution politique, que le poids des choses a faite et que les circonstances ont protégée, apporte des biens réels, qu'ils fassent une révolution économique et qu'ils commencent par la campagne: de celle-ci elle passera aux ateliers, chaque jour ils remarqueront des améliorations qu'ils n'obtiendraient jamais s'ils commençaient par les villes. »¹⁴

Simón Rodríguez proposait la création des écoles d'agriculture et des ateliers dans les capitales de province et qui, si c'était nécessaire, pourraient s'étendre aux endroits les plus peuplés. Il se méfiait des vices de la ville, mais il ne leur tournait pas le dos. L'agriculture et l'industrie étaient, pour lui, des piliers fondamentaux pour son projet de construction nationale. Bello et Rodríguez sont, donc des idéologues précoces de la civilisation de la campagne et de la ville américaines

D'autres écrivains ont suivi le chemin tracé. Dans sa *Silva criolla* (1901) Lazo Martí, tributaire de la poésie et du sujet proposé par Bello dans *La agricultura de la zona tórrida*, exhorte la raison d'un « ami barde »¹⁵ pour qu'il abandonne la ville corruptrice « où le plaisir est un tourbillon qui attire / et, éblouie, la vertu succombe », et qu'il retourne au terroir, à ses pampas, se battre « pour le bien de la race qu'il abandonne / le recoin sans imprévu / de la vieille ville et répartie / sur la zone ardente, solitaire, / se bat contre la douleur et contre la vie »; race accablée par la guerre qui a détruit ses champs et ses gens. Le XIXème siècle vénézuélien, particulièrement après les années cinquante, a été marqué par de nombreux soulèvements successifs de *caudillos*, tout effort de construction étant dilué dans des recommencements également nombreux -de 1811, date à laquelle la Première République est décrétée, à 1895, quand trois ruptures de l'ordre national républicain se sont déjà succédées¹⁶, 11 constitutions ont été approuvées et 18 présidents ont été élus-. Même si Lazo Martí, comme Bello, recrée le passage entre la férocité du feu dévastateur et l'éternel renouveau du riche printemps, et appelle au combat pour la défense des gens de sa terre, le rôle constructeur du travail agricole semble disparaître dans ses écrits. Cependant, la voie ne se perd

pas, et l'empreinte est suivie plus tard par des auteurs éclairés de la période qui nous occupe. La raison et la pertinence du discours des initiateurs, l'enthousiasme nationaliste ravivé par le premier centenaire des gloires de l'indépendance (1910-1921) et la stagnation matérielle de la vie rurale vénézuélienne expliquent ce reflourissement.

La littérature nativiste, « criollista », régionaliste vénézuélienne a recueilli ce souci pour la campagne, intensifié par son abandon progressif : abandon moral à cause de la nonchalance et l'oubli de la part de l'État lui-même et physique en raison des fortes migrations vers les villes et les villages pétroliers naissants. Ceci est donc l'un des filons les plus largement exploités dans notre littérature du moment ; depuis des rapprochements romantiques aux sites bucoliques de notre géographie, passant par la nostalgie des villages et des villes paysannes de l'enfance: *Viaje al amanecer* et *Las Nieves de antaño* de Picón Salas (1943 et 1958); traversant même les profondeurs de la jungle immense: *Canaima* de Gallegos (1937); jusqu'à une construction idéologique dans laquelle la campagne était la protagoniste ou l'objectif : *La casa de los Ábila* de Pocaterra (1921); *Doña Bárbara* de Gallegos (1929); *La Guaricha* de Julián Padrón (1934); *Cassandra* et *Borburata* de Díaz Sánchez (1957 et 1960), entre autres. Reconnaisant à cet aspect une grande importance pour une compréhension correcte des transformations du pays, nous nous contenterons de considérer seulement certains des romans, parce qu'ils récapitulent des aspects importants de ce retour à la terre et à la civilisation de la campagne.

Invité à collaborer dans la préparation d'un almanach¹⁷ en 1952, Mariano Picón-Salas, l'un de nos essayistes et romanciers les plus profonds, écrivait :

« Combien est nécessaire, en tant de solitudes du pays, ce petit livre qui aide à sauver pour les Vénézuéliens la terre maltraitée et fidèle; celle qui contre l'alluvion cosmopolite et la tentation financière des villes, continue à produire des haricots verts, le manioc, le maïs; celle de ces bonnes personnes qui ont persévéré près du « pegujal» (petit champ), à côté de la vieille maison des principaux, tandis que d'autres venaient au Centre pour boire du whisky, chercher de l'argent et du pouvoir plus facile, entre des intrigues de cour et les grandes bouffées de Chesterfield! Et seulement l'échange bienveillant entre campagne et ville; seulement cette pitié avec laquelle l'hygiéniste, le maître d'école, l'agronome, l'ingénieur, le mécanicien, l'écrivain, s'approchent des problèmes de notre terre abandonnée et profonde, la terre de Doña Bárbara, de la Silva Criolla, des «Cantas» et des Galerones, sauvera le Venezuela, pas pour les investisseurs internationaux, mais pour ceux d'entre nous qui portons dans le sang la passion et le devoir du pays (Picón, 1998 : 71-72). »¹⁸

Dans ses essais, ses romans, ses épîtres, dans les tribunes de ses postes publiques -diplomate, académicien, éducateur, manager, gérant culturel-, Picón s'est toujours montré profondément sensibilisé et engagé avec sa terre et avec la tâche de contribuer au progrès du pays. Non pas avec le progrès compris comme croissance économique pure, mais dans le sens culturel, éducatif et social, les vraies garanties d'un développement solide. Picón, comme Andrés Bello, a été aussi citoyen de grandes villes et malgré sa dévotion pour beaucoup de villes cultes et belles du monde où il a pu habiter, il a toujours postulé dans notre pays le besoin de ne pas abandonner la campagne; il parlait -comme il est exprimé dans la citation- de l'échange bienveillant de campagne et ville.

Briceño Iragorry dans *Los Riberas* soulignait comme attribut de la ville provinciale, mais cultivée de Mérida, la communion qui existait entre la vie urbaine et la vie rurale. Il décrit la fête d'adieu que les parents et les amis offraient au protagoniste Alfonso Ribera à son départ de Mérida pour Caracas, et la recrée dans l'hacienda La Isla, l'un des coins des plantations de café et de canne à sucre de la ville. Après la traditionnelle messe du dimanche à laquelle assistaient les familles au complet, les groupes se formèrent place Bolívar pour monter à pied¹⁹ vers la partie haute de la ville, où se trouvait la propriété mentionnée ci-

dessus. Rituel et revendication de vie sociale, en dehors de la maison. La place avec les haciendas voisines et le cadre naturel majestueux qui entouraient la ville formaient un scénario approprié pour la matérialisation de cette vie sociale tant célébrée. Une fois arrivés, Briceño colore le récit en faisant allusion au mariage dans lequel coexistent les beaux rosiers et les caféiers hautains autour de la grande maison du domaine, «*symbole de la concomitance existant entre l'expression élevée de culture qui correspond à la classe qui jouit du pouvoir sur les instruments de production et même sur le champ générateur de la richesse, où cette culture trouvait son ancrage. Le seigneur ne dédaignait pas le lien qui le joignait à la terre généreuse. Comme culmination d'une vraie communauté rurale, il vivait près du monde où grandissait et s'enracinait son pouvoir.*» (Briceño, 1983 : 58). À nos yeux actuels et urbains, ce goût pour la vie semi-rurale des petites villes de province s'avérerait certainement modeste et provincial; néanmoins ville et campagne y existaient en harmonieuse cohabitation.

De son côté, Caracas, la ville traditionnelle et estimée, la bien aimée de Briceño, n'était pas, dû à sa condition de capitale et métropole, vue par lui en relation très bucolique et sereine avec la campagne environnante. Il admettait pour elle sa condition de ville principale dans le domaine politique, social et économique, sans dédaigner d'autres villes vénézuéliennes importantes, tel qu'il est consigné dans *Los Riberas*. Néanmoins il revendique pour elle le rétablissement de la condition citoyenne, des formes de relation traditionnelles plus liées aux communautés anciennes modestes que dans les villes modernes accélérées et impersonnelles. À Caracas, Briceño trouve le contact avec la terre –moins intense- dans le cadre naturel imposant qui la contient: le mont Avila, les sites bucoliques de Antímano, Macuto, ou dans cette sorte de maquette de la vie rurale qui se recréait dans le marché d'oiseaux, de fruits et de fleurs que l'on installait dans la place de Caracas appelée El Venezolano (Briceño, 1983 : 357-361). Mais admirant les beautés naturelles du pays, il est catégorique, dans l'essai «*Suelo y hombres*»²⁰, lorsqu'il appelle à maîtriser la nature: «*la tâche de l'homme en ce qui concerne la terre consiste à dominer la Géographie et à la mettre au service de la culture. Vaincre la Nature, de manière à ce qu'elle serve parfaitement à notre développement*»; mais il regrettait que ceci non plus n'ait pas été accompli par les Vénézuéliens: «*Maigres et dispersées, nos études géographiques ont manqué du caractère fonctionnel qui cherche, au moyen de l'analyse de l'environnement, les possibilités d'améliorer la vie de l'homme. On ne nous a même pas offert une géographie joyeuse qui renforce notre effort pour l'enracinement de la terre* ».

Quoique cet essai et son oeuvre en général se montrent peu concernés par le problème rural, dans un article intitulé «*De la propiedad agraria*»²¹, il essaye de lancer des idées -certainement très générales- pour résoudre l'une des causes principales de l'improductivité de notre champ: la permanence des habitudes féodales, où le propriétaire de la terre ne s'en occupe pas. À cette époque, et sans changements substantiels jusqu'aux années soixante, persiste encore dans le pays, une structure agraire caractérisée par le latifundisme. Briceño proposait, sans préjudice du propriétaire des terres, l'affermage à un tiers qui, lui, se consacrerait à la culture et commente la relation symbiotique homme-terre dans laquelle le propriétaire, homme de la ville, devrait investir quelques heures de son temps dans le travail agraire direct pour favoriser le «*caractère végétal de la culture*». Malgré l'existence d'initiatives très précoces ayant tendance à corriger les problèmes du système de possession de la terre dans notre pays (Jiménez, 1997), ce n'est qu'avec la Constitution de 1936 que l'on établit l'obligation de l'État à développer la propriété rustique petite et moyenne et la colonisation rurale, tout ceci à un moment où l'activité pétrolière prenait une place prééminente au Vénézuéla et déplaçait définitivement l'activité agricole. À cette époque, prolifèrent des tentatives de constituer des colonies agricoles dans le pays ; la plupart ont échoué. Malgré les tentatives d'application d'une Loi de Réforme Agraire du gouvernement de Medina Angarita (1941-1945) et l'essai éphémère de Rómulo Gallegos (1948), ce n'est qu'en 1960 que la dite Loi entre en vigueur. Son but fondamental était de réaliser «*la transformation de la structure agraire du pays*» -caractérisé, comme il a été dit auparavant, par le latifundisme- «*et l'incorporation de sa population rurale au développement économique, social et politique de la nation*»; néanmoins, l'application de la Loi a eu une maigre répercussion sur la transformation productive réelle de la campagne.

Dans les cinquante ou soixante premières années du XXème siècle, la campagne vénézuélienne, apparaissait donc précaire et hostile. Voilà une autre différence sensible avec d'autres pays. En Europe, par exemple, la vie rurale a été toujours marquée par la dépendance et la productivité plus élevée des champs comme résultat d'une tradition ancestrale de plus en plus développée et dans laquelle la subordination à l'industrie arrive de manière plus graduelle, reconnaissant le changement important à la suite de la Révolution Industrielle. Pendant ce temps, au Venezuela, la tradition des monocultures -le cacao, le tabac, l'indigo, le café- et la très basse densité de population, contraire aux exigences de l'activité agricole à la fin du XIXème et au début du XXème dans un pays sous-développé technologiquement, impliquaient une agriculture peu efficace. Le paysan obtenait des bénéfices très maigres des cultures ; la sienne était une économie de subsistance, donc, avant même la migration forte de la campagne à la ville entre 1920 et 1950, on pouvait déjà parler d'une campagne abandonnée non pas physiquement, mais du point de vue de la productivité. On restait à la campagne, parce qu'il n'y avait pas d'alternatives et aussitôt que les portes des villes ont été ouvertes, y retourner dans ces conditions ne paraissait pas la solution. À la campagne, le paysan était seul et délaissé, abandonné à son sort. Le paludisme, l'hématurie, la syphilis, voilà quelques uns des alliés infernaux de leur solitude. Díaz Sánchez (1973: 146-147) reconnaît la responsabilité que tous ces maux ont eu dans l'abandon de la campagne et s'érige en défenseur tenace d'une immigration nécessaire, fondée sur la concentration en nouveaux établissements pourvus des éléments indispensables pour une vie digne dans la campagne, cela permettrait de contenir l'exode stimulé par la précarité de la campagne, la prééminence des centres urbains et la séductrice richesse pétrolière²².

Mais les maladies n'étaient pas les seuls problèmes. Voler le bétail, s'emparer des terres en déplaçant de quelques mètres les fragiles barbelés paraissait une pratique commune dans les extensions infinies des plaines. Rómulo Gallegos a signalé ce problème et encore d'autres, significatifs de la campagne: l'autoritarisme, le manque de scrupules, la malhonnêteté et le manque de conscience civique qui régnaient parmi les habitants et plus particulièrement les gouvernants des villages de cette campagne non cultivée. Comme instruments humains pour trouver la solution à tant de maux, il imagine des personnages significatifs qui aideraient à « civiliser les plaines », le grand projet de Santos Luzardo dans *Doña Bárbara*, le plus emblématique de tous. Moins impulsifs mais défenseurs des mêmes idées : Gabriel Ureña dans *Canaima*, Remota Montiel dans *Sobre la misma tierra*, entre autres. Convaincu qu'il était de l'importance du monde rural vénézuélien et sans ignorer sa condition de semi ou totale sauvagerie, Gallegos est imprégné d'un positivisme indéniable et, malgré l'appel angoissé de ses premiers écrits, il se montre plus optimiste à l'égard de ce Venezuela des premières années du XXème siècle dans lequel tout était à faire. C'est ainsi que Santos Luzardo²³ revient de la ville à la campagne pour l'appriivoiser et, comme *cachilapiando*²⁴, la prendre au collet pour la conduire calmement à l'étable. Santos commence son projet civilisateur avec l'idée d'enclorre les terres : «*C'est ainsi que la civilisation de la plaine commencerait; la palissade serait le droit contre l'action toute-puissante de la force, la limitation nécessaire de l'homme devant les principes.*»²⁵ Le pari civilisateur de Gallegos est tel que dans un autre de ses romans les plus connus, *Canaima*, il parle même de corriger la nature, tâche qui revient à l'homme pour l'adapter à ses besoins (Gallegos, 1959 : 309). Il s'agit donc, non pas du retour à un monde naturel, artificiellement vu comme bucolique et paradisiaque, le rêve de l'Arcadie virgilienne, mais de la transformation de la nature indomptable pour l'adapter aux besoins humains. Pourrions-nous dire peut-être, aux besoins urbains?

Ramón Díaz Sánchez dans *Casandra*, s'avère être un cas singulier car plus qu'une exaltation de la campagne ou une négation de la ville, il s'agit d'un appel à une immunisation contre l'ivresse irrationnelle pour le pétrole ensorceleur, devant lequel ont succombé la campagne et les hommes et, particulièrement, à un rétablissement immédiat de la terre comme source de sécurité et de stabilité. Ce roman, écrit en 1957, recrée les années voisines, à la fin de la dictature de Juan Vicente Gómez (1935). Juxtaposés, se trouvent ces deux temps historiques dans l'appel au retour à la terre²⁶ -consigne qui était déjà présente dans *Doña Bárbara*

(1929) avec le même idéalisme- et l'avertissement des *chiens morts qui traînent dans la rue sans sépulture*, comme une accusation pour la surdité des vingt ans suivants. La pluie noire écrase l'écrivain, car par son expérience directe comme travailleur dans les camps de pétrole (dans les années trente) et après de longues années passées à observer l'évolution de la nouvelle société v n zuelienne, il semble lui reprocher non seulement l'abandon de la terre, mais le plus grand mal: la mort spirituelle de l'homme. La vieille, alcoolique et d guenill  Casandra, protagoniste du roman homonyme, symbole local de la fille de Priam²⁷, parlait à l'épicier Roso Morales:

«Regarde ces chiens morts qui traînent dans la rue sans sépulture. [...] tous ces chiens que tu vois (oui, ceux qui semblent des personnes), ils sont tous morts. Ce sont des morts qui bougent et qui marchent, mais qui sont morts... -Tout à coup il a baissé la voix et a regard  en toutes directions– Et tu sais qui les a tués ?»²⁸

En 1936, on alertait sur le besoin d'éviter l'ensorcellement de la richesse du pétrole, abondante mais provisoire et corruptrice, de l'avis de quelques écrivains et dont la mauvaise utilisation des bénéfices fiscaux commençait déjà à faire des ravages. On prônait plutôt l'utilisation plus intelligente de cette richesse et l'établissement de bases pour une production agricole et industrielle qui puisse éviter une catastrophe future²⁹.

Dans l'esprit des écrivains habite l'effroi devant un présent urbain déjà désorienté et une campagne ravagée, et la vieille Casandra personnifie l'appel non compris du retour à la terre rédemptrice, à la terre abandonnée par ses enfants. S'adressant à un paysan, Casandra disait:

«Toi, tu es vraiment vivant -elle le t tonnait pendant qu'elle parlait- ; oui, tu es vivant. Tu n'es pas comme les autres. Ils croient qu'ils sont vivants, mais ils sont morts... Si tu ne veux pas mourir comme eux, va-t-en vite à ton terroir.»³⁰

Ce *ton terroir* symboliserait les deux tendances: celle de la terre comme berceau, lieu d'origine, face à une migration si marquée des populations rurales aux villes; et de la terre comme moyen présent et futur de subsistance productive. Comme Casandra, d'autres personnages, également encouragés par la possibilité de la terre, peuplent la littérature et montrent une force de base qui réclame un changement de cap, revendication qui a lutté en désavantage contre les intérêts misérables du pouvoir. Finalement les terres mal distribuées, d'abord à cause du latifundisme enraciné et ensuite insuffisamment productives en raison du maigre équipement technique et l'incapacité de rivaliser avec les facilités accordées à l'importation, malgré les premières actions de réforme agraire, ont succombé à la culture de l'or noir: le pétrole, jamais suffisamment vanté.

Pocaterra aussi a traité des difficultés de la vie à la campagne dans son roman *la casa de Los Avila*.  tant donné les difficultés innombrables expérimentées par Juan Abila (le protagoniste) et par son intendant et frère naturel Sab s, habitué aux batailles de la vie rurale, il écrivait sur la vie rurale :

«La campagne, le travail. Il est très facile de le conseiller depuis le cabinet, en ville, assisté par tous les avantages d'une existence civilisée, quand on est bien nourri, bien couvert, bien installé et qu'on voit les jolies photos des publications agricoles avec des haciendas très fertiles et de belles fermes et des vaches dont le pis pléthorique gonflait en une promesse de vingt litres... Le travail que l'on peu admirer dans les westerns, des gens montant de beaux chevaux, faisant des comptes dans une cabane d'opérette où il y a le téléphone, de l'eau filtrée et les journaux du matin... Tout cela très joli, très pittoresque pour être vu... Mais venir ici, à la campagne, pour

supporter l'humidité et le froid du lever du jour, avec une mauvaise gorgé de café; pour galoper entre le danger des bêtes et des hommes à travers de grandes étendues sans une ombre pour le soleil torride, comme du plomb fondu sur la tête, même pas une gorgé d'eau pour la soif des déserts durant des lieues et de lieues qui sont les plus longues de ce monde, quand le métal des étriers brûle les pieds et les bêtes épuisées traînent presque le ventre en sueur... La tempête arrache, déracine, les arbres, dessine cent foudres dans un ciel noir: c'est une marche interminable, sous une lumière de cauchemar, à travers des savanes qui sont des océans.»³¹

Et il continue à décrire avec une perfection de détails, les difficultés sans fin auxquelles fait face le travailleur solitaire et non protégé de la campagne vénézuélienne. Mais ce qu'il aborde dans le roman n'est pas seulement négatif; Pocaterra, lui-même, répondait, dans une interview que Juan Liscano lui avait faite: *«bien sur, dans ce livre tout n'est pas négatif. Son pessimisme vital admet l'éclosion d'une volonté chez l'un des personnages, chez celui qui réagit contre l'environnement parasitaire, frivole et qui accomplit son devoir d'homme. Au contact avec la terre et avec le milieu de la race paysanne, il découvre sa propre mesure intérieure.»*³² C'est Juan Ábila, le personnage singulier qui laisse la ville pour se consacrer à la vie de la campagne. Juan, conscient de l'absence de valeurs d'une génération perdue, celle de ses contemporains, celle de ses frères *«qui a vécu dans une ambiance "de société", de phrases d'opéra, de parures d'artifice, de dilettantisme libéral et artistique, nulle, superficielle, vide»* (Pocaterra, 1991 : 417) Il cherche plus qu'un refuge, une reconstruction personnelle dans la campagne, un peu ce que cherchent d'autres protagonistes comme José Guillermo Torres du *Venezuela Imán* (Rial, 1974), ou Alfonso Segovia des *Los tratos de la noche* (Picón, 1997).

Nicolás de la Rosa, ami du protagoniste de *Venezuela Imán*, a aussi choisi la campagne pour vivre, la nature libre et la pêche; la sienne n'était pas, néanmoins, une vie de privations; dans son logement modeste *«il y avait des livres, un divan, des tableaux, avec des motifs de mer et de bateaux, très mal peints, comme pour ne pas choquer sur ces murs de terre blanchie; l'inévitable réfrigérateur, une radio avec le tourne-disque, les attirails de pêche très modernes, avec des figures en plastique peint imitant des sardines et d'autres poissons, une planche avec des assiettes et des verres, la table à manger, des chaises et quelques fauteuils en osier près du sofa.»* (Rial, 1974 : 286) Quoique sans correspondance ni dans les limites d'une telle forme de vie, ni dans le caractère des logements, il nous paraît opportun de signaler une distinction offerte par Raymond Williams dans son livre *El campo y la ciudad* (2000 : 308): la différence extrême entre le caractère du manoir, propre de la campagne anglaise d'avant le XIXème siècle, expression plus authentique de la vie rurale, même s'il appartient spécifiquement à la classe privilégiée du propriétaire foncier, et la maison rurale, *«qui correspond non pas à la terre, mais au capital [...] Lieu plaisant de réunion d'une routine sociale métropolitaine et internationale.»* Dans la maison rurale se matérialise l'évasion de la ville, pas d'elle même, mais du chaos et du stress qui en résultent. Incorporation des formes de vie propres à la ville, transposées à la campagne.

Une telle transposition ne se produisait pas dans le cas vénézuélien, car le plus grand éloignement que les habitants de la ville, violemment agrandie et progressivement appauvrie visaient était les terres et haciendas voisines: *«vivre dans la campagne mais à quelques minutes de la ville»* était la devise utilisée par les promoteurs des nouvelles urbanisations. Faisant allusion au cas latino-américain des dernières années du XIXème et des premières décennies du XXème, Marina Waisman écrivait (1991 : 40): *«les villes n'avaient pas atteint ni une densité, ni une intensité de mouvement qui aurait pu provoquer un rejet de la vie urbaine et, de son côté, la vie agraire préservait une condition de semi-sauvagerie qui, en aucune manière, ne pouvait inspirer des images bucoliques.»*

Dans le cas vénézuélien l'exaltation de la campagne obéit plutôt, comme nous avons essayé de le montrer, à la vision attentive et préoccupée de sa désolation imminente et son importance pour la sécurité économique future du pays. La rancune envers la ville vient plutôt de sa construction contemporaine chaotique, quoique aussi de sa vision comme l'endroit de la corruption et du vice, mais de tels maux ne sont pas exclusifs de la ville, comme le montrent Gallegos ou Pocaterra, entre autres. L'exaltation de la campagne est plutôt un appel à ne pas l'abandonner et à ne pas se laisser pervertir par la ville, mais ce n'est jamais un rejet absolu de celle-ci. Dans le contexte européen le regard complaisant sur la campagne obéit probablement à un passé réel de vie bucolique ou de résignation tranquille devant la sécurité qu'elle offrait, tandis que dans le cas vénézuélien, au moins le plus proche de l'émergence urbaine moderne, il s'agit de pauvreté et de décadence. Une vision un peu différente de l'exaltation, non pas de la campagne en soi mais de la vie rurale du hameau comme le fait Picón-Salas, obéit plutôt à la valeur qu'on accordait encore à la vie communautaire que la ville fait disparaître.

Tandis qu'en Europe et aux Etats-Unis fleurissent quelques propositions de villes idéales à fort caractère rural, dans lesquelles la vie communautaire réelle serait accomplie sans dépendance de la ville -expériences qui échouent rapidement-, dans le cas vénézuélien, quelques décennies plus tard, la ville jardin, héritière directe de ces propositions, devient une façon de faire la publicité de nouveaux aménagements résidentiels, qui dans la pratique avaient toujours besoin de la ville qui, elle, aimée et détestée, se trouvait à quelques minutes. Il ne s'agit donc pas d'une défense réelle de la campagne, mais d'exalter comme des attributs vendables, ce «*vivre dans la ville comme si vous étiez dans la campagne, ou vivre dans la campagne, mais à quelques minutes de la ville*» dont nous parlions plus haut. Campagne et ville comme des complémentaires, non pas comme des contraires.

LA NATURE, ESPACE RÉGÉNÉRATEUR : ULTIME REFUGE.

Nous disions plus haut que le rejet des villes perçues comme des prisons, castratrices, corruptrices, et l'exaltation de la campagne libératrice, guérisseuse, pure, sont des aspects communs dans la littérature universelle et, quoique sans positions extrêmes, sauf les cas de Rial et Picón Salas, ils ont été présents aussi dans la nôtre. Le malaise envers la ville vénézuélienne, non seulement de la part de ses intellectuels, mais de celle de la généralité de ses habitants, va s'intensifier à partir des années soixante.

Le souci pour la situation de plus en plus critique de la ville et la société du milieu du XXème siècle, trouve – dans le groupe des romans traités -les images les plus dramatiques dans *Venezuela Imán* de José Antonio Rial et *Los tratos de la noche* de Mariano Picón-Salas, qui coïncident en sujet, en date de publication 1954- et même dans certains personnages et détails. Nous pourrions ajouter à ceux-ci, quoique d'un auteur non vénézuélien, mais recréé dans nos terres du haut Orénoque et la Grande Savane vénézuélienne, certains passages du roman *Los pasos perdidos* d'Alejo Carpentier, publié seulement un an auparavant³³. Il s'agit de positions plus radicales, moins conformistes, ou parfois plus désappointées; ce sont celles qui ne semblent pas entrevoir la sortie au mal de la ville. En elles se matérialise l'opposition ville-campagne, se constituant celle-ci en une supposée Arcadie libératrice:

«*Je ne voulais pas venir à Caracas, être emprisonné entre les rues et le ciment, je cherche le coeur de la Guyane!*» «*Yo no quería venir a Caracas, a estar preso entre las calles y el cemento, yo busco el corazón de Guayana!*». Quoique ce jugement du protagoniste de *Venezuela Imán*, esquissé dans ses premières pages et répété tout au long du roman, réponde au sentiment double de frustration dû à un passé de guerre, de répression et de prison, ainsi qu'à une relation amoureuse malade; le cours du roman nous offre, entre autres, le questionnement de la vie dans la ville³⁴. Même si le désir du protagoniste de fuir vers des environnements naturels, nobles, décontaminés des misères humaines, apparaît de manière explicite dès les

premières pages, l'abandon prématuré de l'intérêt pour la construction du poème de la nouvelle ville, pourrait supposer une claudication également prématurée au rêve de la ville, cette «*métropole idéale pour un monde qui ne peut pas être*». Cela répondrait aussi à la clé de son discours, probablement le noeud de ce qu'il voyait comme le seul salut réel : «*Mon esprit réclamait à cor et à cri le silence des espaces inhabités, l'air, le vent, la pluie torrentielle, savourés dans des lieux où il n'y aurait ni toits, ni rues, ni chambres fermées. Il me semblait que tous mes supplices et angoisses s'étaient forgés dans les villes super habitées sordides et que la campagne était toujours innocente des crimes humains* ». «*Je remarque que seulement au grand air, sous les étoiles, dans le silence des nuits immenses de la nuit vide, je me calme et le fait de vivre, qui est devenu si étrange, est à nouveau réel en moi* ». (Rial, 1974: 140 et 276)

Alfonso Segovia aussi, de *Los tratos de la noche*, abritait le sentiment double de rejet pour les villes modernes grandes et artificielles, et d'espoir dans l'espace régénérateur de la campagne: «*il ne voulait pas continuer son existence nomade, mais s'enraciner et embrasser la terre. Il cherchait l'endroit où les choses seraient encore solides. C'était, à sa manière, comme un retour à l'enfance paysanne inachevée, à la ferme perdue, les arbres, les oiseaux, la tempête. Et les deux (lui et son amante), impatients de nouvelle vie, voulaient récupérer contre le temps mécanique des villes, le temps cosmique, profond et calme qui cisèle le lit des rivières et dore les fruits.*»³⁵ Ou comme Dora, son amante et aimée immigrante européenne, qui initialement étonnée et encouragée par le rythme d'une ville aussi vive, aussi activement éveillée que la nouvelle Caracas, après la séparation à cause des jalousies absurdes d'Alfonso, a rêvé aussi qu'ils «*quittaient la ville cruelle et névrosée et partaient à la recherche de la protection à l'intérieur des terres. [...] abandonaban la ciudad cruel y neurótica y se iban a buscar amparo en los campos de tierra adentro.*» (Picón, 1997: 144, 168)

Tant Rial que Picón utilisent quelques personnages secondaires, qui semblent avoir ouvert la voie qui s'offrirait dégagee à ces hommes torturés de la ville: Eulalio Gutiérrez, un paysan ami d'Alfonso Segovia : «*Il descendait de la "jeep", son "petit âne d'étain" -comme il l'appelait- avec le costume kaki et les grandes bottes de fermier*» et après leur avoir donné des fruits qu'il avait, il disait à Alfonso et Dora: «*si vous vous fatiguez de Caracas et de ses bruits et de ses intrigues inutiles, de ses maigres mètres carrés d'air et de lumière avec lesquels on est si mesquin dans ces immeubles, il y aura de la terre et du travail pour vous dans ma colonie agricole. Là j'ai commencé à comprendre ces vers de Don Andrés Bello qu'on nous a enseignés dans le lycée et que je trouvais très ennuyeux: « Vous aimez la liberté? Habitez la campagne! ». Là, les neurasthénies et les mauvais rêves sont oubliés.*» (Picón 1997 : 154-155)

Eulalio Gutiérrez, le personnage de Picón-Salas, a son équivalent dans Miguel Moro, de Rial, ce compagnon de prison du protagoniste de *Venezuela Imán*, qui avait choisi dans son pays d'adoption la nature libre au lieu de la ville: «*il adorait ce que pour d'autres était un motif de détresses et d'effrois; sentir que les champs sauvages, la jungle, la végétation indomptable et les torrents nourris par les pluies torrentielles, l'entouraient.*» La décision de Miguel -qui avait aussi une vieille jeep- et de Nicolás de la Rosa, l'autre compagnon de prison du protagoniste, de vivre à la campagne (chapitres XV et XIX de ce roman), a poussé le protagoniste à choisir la liberté qu'offrait la nature.

De son côté, le cubain Alejo Carpentier dans *Los pasos perdidos* –nous avons déjà indiqué que l'histoire a lieu en terres vénézuéliennes- parle aussi du renoncement à la grande ville. Le protagoniste anonyme, provenant d'un pays lointain également anonyme qu'il identifie comme *la-bàs*, pénètre dans notre jungle pour réunir quelques instruments de musique des aborigènes américains, que le régisseur du Musée Organographique de sa ville d'origine lui a confiés. Habitué à la vie prédictible et de routine de la ville, seulement seize jours après le commencement de son voyage, et seulement huit jours après son arrivée à *Puerto Anunciación*, le protagoniste, déjà séduit par le charme de la jungle, fait face à une espèce de

découverte. Stupéfié et curieux devant la révélation que *El Adelantado*, sorte de chef de tribu moderne, avait fondée une ville, l'anonyme se noie dans des rêveries :

*« Je fonde une ville. Il a fondé une ville. Il est possible de conjuguer un tel verbe. Il est possible d'être Fondateur d'une Ville. Créer et gouverner une ville qui n'apparaît pas dans les cartes, qu'elle puisse se soustraire aux horreurs de l'Époque, qu'elle naisse ainsi, de la volonté d'un homme, dans ce monde de la Genèse. La première ville... »*³⁶

Quand *El Adelantado* lui montre ravi son oeuvre, demeurent reproduits en elle les éléments emblématiques de l'ordre physique et social connus: la *plaza mayor*, la maison du gouvernement, les entrepôts de grain, au fond le quartier des Indiens ..., et en face de la maison de gouvernement se dresserait la Cathédrale.

*« J'avoue, néanmoins, que le mot **ville** m'avait suggéré quelque chose de plus impressionnant ou étrange. "Manoa?", me demande le moine avec ironie. Ce n'est pas cela. Ni Manoa, ni El Dorado. Mais j'avais pensé à quelque chose de différent... Je ne comprends pas comment "el Adelantado", à l'occasion sans égal de fonder une ville hors Époque, se charge de la construction d'une église qui lui apporte l'énorme fardeau de ses règles canoniques, ses ordonnances, ses aspirations et ses intransigeances... »*³⁷

Devant cette nouvelle ville qui selon Carpentier est née vieille, devant cette occasion perdue de parcourir un chemin différent, qui ne mène pas à ce *là-bas* fantasmagorique où vivent l'égoïsme, le mensonge, le manque de liberté, s'élève une revendication instinctive. Mais dans cette ville primitive, dans laquelle il n'y a pas de prison car elle n'est pas nécessaire, et dans laquelle la nature implacable et épouvantable qui l'entoure est acceptée comme faisant partie d'un ordre supérieur, ses habitants vivent sereinement. Le protagoniste découvrira un monde édénique et à manière de « fondation » personnelle, il dit :

*« Aujourd'hui j'ai pris la grande décision de ne pas retourner **là-bas**. [...] Je vais éviter le destin de Sisyphe que m'a imposé le monde d'où je viens, fuyant les professions vaines, le pirouettement de l'écureuil emprisonné dans le tambour de fil, le temps mesuré et les métiers des ténèbres. Chaque lundi ne sera plus, pour moi, lundi de cendres, et on n'aura pas à se rappeler que lundi c'est lundi, et la pierre que je portais appartiendra à celui qui voudra s'accabler sous son poids inutile. Je préfère saisir la scie et la houe au lieu de continuer à avilir la musique dans des occupations de crieur public.»*³⁸

Sur ce choix définitif de la campagne, Horacio Capel (2001), de nouveau dans «Gritos amargos sobre la ciudad» écrit: *«En réalité ceux qui estiment la campagne et ceux qui retournent à la campagne sont essentiellement les citadins. Et ils retournent généralement à un milieu déjà urbanisé, tant quand ils vont établir leur résidence principale dans un village proche d'ambiance rurale que quand ils y placent, ou dans des secteurs proches, leurs résidences secondaires. Quant aux mouvements néo ruraux des années 1970, on sait bien qu'ils ont fini très tôt; au moment même où les citoyens attirés par le mythe de la campagne et de la ruralité ont compris la rudesse du travail rural.»* Comme on peut voir, ces trois romans vénézuéliens ne manquent pas d'être un pari pour une civilisation de la campagne, même si celui qui y recourt est un être torturé par les cancers de la société, désireux de l'émergence d'un nouvel homme, plus libre, moins contaminé, plus humain.

La presque totalité des romans traités dans cette recherche forment ainsi ce fort corps littéraire qui, même s'ils sont nés de la ville et s'ils se nourrissent de la complexe vie urbaine, ne manquent pas de la

mettre en question: «L'intellect, dont le foyer est la ville, selon certains sociologues, a produit les critiques les plus acérées sur la ville». (White, 1967 : 12). Il s'agit là d'un sentiment contradictoire étant donné la préférence urbaine des romanciers mêmes; et dans des oeuvres comme celles de Rial, c'est, en plus, la préférence de milliers d'immigrants qui sont arrivés à ce Venezuela des «*terres vierges, où le civilisé perverti par la machine et par la pensée, peut se récupérer*». (Rial, 1974 : 37) Arcadies et Babels en litige permanent³⁹.

Aujourd'hui la situation semble ne pas avoir changé. En ce qui concerne la assomption de la campagne comme destin et le questionnement de la ville, il faut souligner les dures critiques formulées par l'architecte vénézuélien Negrón, particulièrement dans ses articles journalistiques recueillis dans le livre déjà mentionné *La cosa humana por excelencia* (2004). Dans ces articles, en plus de la défense inconditionnelle qu'il fait de la ville, de la grande ville, la concentration urbaine et le privilège de Caracas en tant que capitale, il indique ce qu'il considère comme des attentats constants contre la ville de la part des gouvernants; et condamne l'acharnement du gouvernement actuel à promouvoir un réaménagement de la population et du territoire, et une déconcentration de la population de la région capitale. Moins caustique quoique également critique et en accord avec les thèses de Negrón, Elías Cordero (2001) indique l'inconvénient d'une telle détermination tandis que les politiques gouvernementales ne dépassent pas l'intérêt simple de déconcentrer sans s'appuyer sur un renforcement d'axes productifs.

Nous partageons le critère des valeurs et des bénéfiques plus grands inhérents à la vie dans la ville, ainsi nous défendons également le modèle de ville compacte favorable à l'intégration de la communauté; nous croyons que le renforcement équilibré des villes déjà établies est urgent, et un possible développement de nouveaux noyaux productifs urbains nous paraît pertinent, qui incubent le germe urbain aux endroits stratégiques des extensions immenses toujours inhabitées de notre pays. Par contre, nous trouvons des désavantages dans l'accentuation -dans les conditions actuelles chaotiques- de la mégalopolisation de la région capitale. Cela intensifierait la condition négative *macrocéphale* de la capitale, au détriment d'autres noeuds urbains; et la première serait acceptable seulement si on arrive à l'équilibre en renforçant d'autres systèmes de villes de grande valeur pour l'économie nationale, qui pourraient aider à la solution des problèmes dramatiques de pauvreté qui empêchent n'importe quelle action corrective dans la capitale.

Il est indiscutable que nos gouvernants se sont peu engagés à la construction de la ville, particulièrement à partir de sa croissance explosive vers le deuxième tiers du XXème siècle, ce qui inclut les quarante dernières années dont Negrón parle, et qui semble s'accroître à présent; cette expérience est certainement lamentable et reprochable étant donné la possibilité d'avoir prévu à temps et évité les problèmes. En ce qui concerne notre littérature du XXème, il est lamentable que, par son ascendant sur le peuple⁴⁰, elle ait renforcé le pessimisme paralysant et généralisé qui a provoqué sa méfiance de la ville, sans abriter ni stimuler des espoirs de changement. Nous croyons, avec Negrón et Capel, que la ville n'est pas en elle-même le problème, que au contraire, elle peut être la meilleure création humaine; il conviendrait, pour une construction plus démocratique et juste de la ville, d'écouter -ou de lire- les plaintes des intellectuels et des habitants de la ville qui, malgré leur pessimisme, donnaient et donnent des lumières sur les aspects concrets qui produisent le désagrément et le rejet de nos villes actuelles, et ceux qui se proclament comme des aspects positifs.

=====

¹ A fin de faciliter la compréhension du texte, les épigraphes et les citations textuelles en espagnol seront incluses traduites au français, et les versions originales seront incluses comme des citations à la fin du document.

² *¿Amáis la libertad? El campo habita*

(...)

*Id a gozar la suerte campesina;
la regalada paz, que ni rencores
al labrador, ni envidias acibaran.*

Andrés Bello (1826)

³ *Ya no le quedaba la menor duda: la ciudad corrompe a los hombres
aún sin que estos lo adviertan.*

*«Las ciudades (...) son organismos parasitarios
que consumen lo que producen los campos.»*

Y bien que lo había comprobado, primero en Caracas y luego en Maracaibo.

*El trabajo fecundo es el que crea; en cuanto su producto se convierte
en género de comercio se pierde su categoría creadora
y se reduce a materia de explotación.*

Díaz Sánchez. Casandra (1957)

⁴ D'excellentes études se sont occupées du thème. Notamment, pour le cas américain, le travail emblématique de Morton et Lucía White, *The intellectual against the city* (1962); pour le cas anglais, Raymond Williams, dans *The country and the city* (1973); quoi qu'avec moins de précisions, Horacio Capel dans «Gritos amargos sobre la ciudad» (1998) essaie une approximation plus globale du sujet. Sur le cas français, Bernard Marchand nous parle d'urbaphobie dans «Penseurs et philosophes: la ville mal aimée en France» (2005), et sur le cas suisse *La ville, mal aimée. Représentations anti-urbaines et aménagement du territoire en Suisse* (2005), de J. Salomón. En général, ils nous avertissent tous contre « les falsifications sentimentales de la vie rurale et la nature ».

⁵ Voir White (1967), Hall (1965), Capel (2001).

⁶ Un matériel d'importance singulière est représenté par la correspondance épistolaire de certains des auteurs traités dans cette recherche, dans laquelle ils échangent, entre eux et avec d'autres importants intellectuels du pays, des impressions sur la réalité du pays. Il convient de souligner la valeur des sujets abordés et la diversité d'interlocuteurs, des recueils de lettres de Mariano Picón Salas et de Mario Briceño Iragorry. Une bonne partie de leurs correspondances respectives ont été réunies dans: *Mariano Picón-Salas y sus amigos*, deux volumes compilés par Delia Picón, publiés en 2004; et dans *Epistolario*, cinq volumes inclus dans *Mario Briceño-Iragorry. Obras completas*.

⁷ «Navarra y la emigración» cité par Caspistegui (2002 : 84).

⁸ Marco Negrón continue à indiquer que Caracas n'a jamais réussi à avoir ni la population ni l'extension -quoique la densité oui- qui distinguent les grandes villes du monde occidental (Negrón, 2004: 117-120, 127)

⁹ Cette affirmation n'a d'autre prétention que celle de clarifier un malentendu par le biais d'évidences claires. Avec ceci nous voulons souligner le désaccord avec l'habitude de vouloir assimiler sans discrimination nos processus à d'autres qui ont lieu dans des contextes et des réalités totalement différentes.

¹⁰ On définit *criollista* comme la littérature qui fait référence à tout ce qui est autochtone et relatif à la vie paysanne.

¹¹ «*Sea el Llano o la Montaña, a la tierra le da lo mismo. La tierra siempre está allí,
y hasta se abre el corazón para mostrar sus bondades. (...)*

Vengan brazos y cultiven la tierra. En la Montaña, haciendo surcos y sembrando las semillas.

En el Llano, quemando los pajonales y sembrando ganados. Pero vengan hombres que pasen sobre la tierra.

[...]

*Las guarichas son las hembras jóvenes de la montaña. Mestizas hijas de las mujeres de los ranchos
y de los hombres del monte. [...]*

*Asimismo, una guaricha es esta tierra. Se la lleva a flor de la pupila. Se la lleva en el corazón cuando uno se
aleja de ella,*

y a flor de la pupila cuando se marcha en pos de ella por veredas y caminos.

Después que el hombre la roza, se le mete por los sentidos y sensualmente lo amarra a sus árboles.

Se la quiere en las sementeras, y se encariña uno con ella, abrazado al invierno de los retoños

y al verano propicio de las flores cuajadas. [...]

El todo es encariñarse. El todo es enguaricharse.» Julián Padrón (1934)

¹² «*¡Oh jóvenes naciones, que ceñida*

*alzáis sobre el atónito occidente epopeya
de tempranos laureles la cabeza!*

*honrad el campo, honrad la simple vida
del labrador, y su frugal llaneza.*

*Así tendrán en vos perpetuamente
la libertad morada,*

y freno la ambición, y la ley templo.» (Don Andrés Bello, 1826)

¹³ «*l campo es vuestra herencia; en él gozaos.*

¿Amáis la libertad? El campo habita...»

¹⁴ «Si los americanos quieren que la revolución política que el peso de reavivar las cosas ha hecho y que las circunstancias han protegido, les traiga verdaderos bienes, hagan una revolución económica y empiéncela por los campos: de ellos pasará a los talleres, diariamente notarán mejoras que nunca conseguirán empezando por las ciudades.» Fragment contenu dans la section « Production », du *Sucinto extracto de mi obra sobre la Educación Republicana*, publié en 1849 dans le journal de Bogotá *El Neogranadino*.

¹⁵ Carlos César Rodríguez (2002 : 41) dit: «le barde c'est la jeunesse de Francisco Lazo Martí, qui a convoqué dans son esprit tous les vices de cour pour mieux les fouetter.»

¹⁶ La première république: du 19 avril 1810 au 30 juillet 1812. La deuxième république: août 1813 à décembre 1814. La troisième république: de 1817 à décembre 1819. La quatrième république: de 1830 à 1999. La cinquième république à partir de 1999.

¹⁷ Aujourd'hui on imprime toujours des calendriers qu'on donne au début de chaque année, néanmoins, autrefois ils incluaient, en plus des informations du zodiac, des fêtes nationales, des fêtes religieuses, des phases lunaires et des précieux conseils pour les paysans.

¹⁸ «¡Cuánta falta hace, en tantas soledades del país, ese librito, que ayuda a rescatar para los venezolanos la aporreada y fiel tierra labriega; la que contra el aluvión cosmopolita y la tentación financiera de las ciudades, sigue produciendo caraotas, yuca, maíz; la de aquellas buenas gentes que perseveraron junto al pegujal, junto a la vieja casa de adobes de sus mayores, mientras otros venían al Centro a tomar whisky, a buscar dinero y poder más fácil, entre intrigas cortesanas y grandes bocanadas de cigarrillos «Chesterfield»! Y sólo el intercambio benévolo de campo y urbe; sólo esta piedad con que el higienista, el maestro de escuela, el agrónomo, el ingeniero, el mecánico, el escritor, se acerquen a los problemas de nuestra tierra abandonada y profunda, la tierra de Doña Bárbara, de la Silva Criolla, de las «Cantas» y de los Galerones, salvará a Venezuela, no para los inversionistas internacionales, sino para los que llevamos en la sangre la pasión y el deber del país.» (Picón, 1998: 71-72). Selon le dictionnaire de la Langue espagnole *pegujal* veut dire: petite partie de terre que le propriétaire d'une propriété agricole cède au gardien ou à l'intendant pour qu'il la cultive pour son compte comme partie de sa rémunération annuelle.

¹⁹ Pouvoir faire le trajet à pied rapidement et confortablement indique la proximité qui existait entre l'hacienda et les termes de la ville.

²⁰ Contenu dans le volume 4 de ses *Obras completas*, pp. 233-243. On met en évidence son acceptation d'un certain déterminisme géographique.

²¹ Contenu dans le livre *Temas inconclusos*, publié en 1942. Dans *Obras completas*, volume 6, pp. 117-118.

²² Plusieurs actions ont été entreprises. La création en 1928 de la banque Banco Agrícola y Pecuario, responsable des crédits agricoles, et de la banque Banco Obrero chargée des crédits immobiliers. En 1930 est créé le Ministère de la Santé et d'Agriculture et d'Élevage, après une série de Commissions chargées de la santé, dans lesquelles ont participé des médecins nord-américains pour l'étude et le traitement de maladies tropicales. En 1948 est créé le Bureau pour le Logement Rural, faisant partie de la Division de Malariologie, persuadés que les logements peu hygiéniques de la campagne et de la ville étaient les foyers fondamentaux de maladies. Juan José Martín Frechilla (1994).

²³ Santos Luzardo symbolise la civilisation, l'ordre et la modernité, tandis que *Doña Bárbara* symbolise la barbarie exprimée dans la campagne indomptable et non cultivée.

²⁴ *Cachilapiar* c'est chasser au collet le bétail non marqué que l'on trouve à l'intérieur de la ferme.

²⁵ *Doña Bárbara*, chapitre XII, la première partie: «Un jour ce sera vrai.»

²⁶ *Tournons les yeux à la terre* demandait Rómulo Betancourt en décembre 1945. Mentionné par Martín Frechilla (1994 : 256).

²⁷ Cassandre reçoit d'Apollon le don de la prophétie, mais en même temps elle manque de celui de la persuasion. À son retour à Troie, elle a averti inutilement du contenu du Cheval.

²⁸ «Mira, mira esos perros muertos que andan por la calle sin sepultura. (...) todos esos perros que ves por ahí (sí, esos que parecen gentes), todos están muertos. Son muertos que se mueven y que caminan, pero que están muertos... -De pronto bajó la voz y miró a todos lados-. ¿Y sabes quién los mató?.» (Díaz, 1980: 26-7).

²⁹ Uslar Pietri dans sa devise « semer le pétrole », exprime magistralement ce qui a dû et devrait toujours être le grand projet national, en dépit des limitations que quelques auteurs ont indiqué dans sa formulation. Voir Arturo Uslar Pietri: «“sembrar el petróleo”, una primera visión.» (Baptista et Mommer, 1992: 15-30). Voir aussi «Otra vez a sembrar ... es decir, culpar», et «Un abismo, de los líderes para el país.» (Pérez, 1993).

³⁰ «Tú si que estás vivo -lo palpaba mientras hablaba-; sí, tú estás vivo. No eres como los otros. Ellos creen que están vivos, pero están muertos... Si tú no quieres morirte como ellos, vete ligero para tu tierra.» (Díaz, 1980: 34-35)

³¹ «El campo, el trabajo. Es muy fácil aconsejarlo desde el bufete, en la ciudad, asistido por todas las ventajas de una existencia civilizada, cuando se está bien alimentado, bien abrigado, bien instalado y se ven las lindas fotografías de las publicaciones agrícolas con haciendas feracisimas y hermosas granjas y vacas cuya ubre plétórica se hincha en una promesa de veinte litros... El trabajo que se admira en las películas del Oeste, montando hermosos caballos, haciendo números en una cabaña de ópera donde hay teléfono, agua filtrada, y los periódicos de la mañana... Todo eso muy bonito, muy pintoresco para ser visto... Pero venir acá, tierras adentro, a soportar la humedad y el frío de las madrugadas, con un mal trago de café; a galopar entre peligros de alimañas y de hombres por luengas extensiones sin una sombra para el sol tórrido, como plomo derretido en la cabeza, ni un sorbo de agua para la sed de los desiertos por leguas y leguas que son las más largas de este mundo, cuando el metal de los estribos quema los pies y las bestias

agotadas arrastran casi el vientre sudoroso... El temporal descuaja, de raíz, los árboles, signan cien relámpagos un cielo negro: es un marchar inacabable, bajo una luz de pesadilla, por sabanas que son piélagos.» (Pocaterra, 1991: 383-385)

³² Dans «José Rafael Pocaterra», Encyclopédie Encarta, Microsoft Corporation 1993-2003.

³³ Carpentier a vécu au Venezuela de 1945 à 1959, pendant ce temps il a fait plusieurs voyages à l'intérieur du pays, entre eux un à la zone du haut Orénoque qu'il a choisi comme cadre pour son roman.

³⁴ Voir Meridalba Muñoz Bravo, «Crónicas urbanas de un inmigrante en la Venezuela de mediados del siglo XX», in *Actas de la 11th International Planning History Conference*; International Planning History Society, Barcelone - Espagne, juillet 2004.

³⁵ «No quería seguir su existencia errante, sino arraigarse y abrazarse a la tierra. Buscaba el lugar donde las cosas todavía tuvieran fijeza. Era, a su modo, como un retorno a la inconclusa infancia labriega, al ható perdido, los árboles, los pájaros, la tempestad. Y ambos (él y su amante), ansiosos de nueva vida, querían recobrar contra el tiempo mecánico de las ciudades, el hondo y sosegado tiempo cósmico que esculpe el cauce de los ríos y dora los frutos.» (Picón, 1997 : 34-35).

³⁶ «Yo fundo una ciudad. El ha fundado una ciudad. Es posible conjugar semejante verbo. Se puede ser Fundador de una Ciudad. Crear y gobernar una ciudad que no figure en los mapas, que se sustraiga a los horrores de la Época, que nazca así, de la voluntad de un hombre, en este mundo del Génesis. La primera ciudad...» (Carpentier, 1995: 196)

³⁷ «Le confieso, sin embargo, que la palabra ciudad me había sugerido algo más imponente o raro. «¿Manoa?», me pregunta el fraile con sorna. No es eso. Ni Manoa, ni El Dorado. Pero yo había pensado en algo distinto... No comprendo cómo el Adelantado, en oportunidad impar de fundar una villa fuera de la Época, se echa encima el estorbo de una iglesia que le trae el tremendo fardo de sus cánones, interdictos, aspiraciones e intransigencias...» (Carpentier, 1995: 197).

³⁸ Ce **là-bas** de Carpentier dans ce roman est une allusion explicite au monde civilisé à l'excès. «Hoy he tomado la gran decisión de no regresar allá. [...] Voy a sustraerme al destino de Sísifo que me impuso el mundo de donde vengo, huyendo de las profesiones hueras, el girar de la ardilla presa en tambor de alambre, del tiempo medido y de los oficios de tinieblas. Los lunes dejarán de ser, para mí, lunes de ceniza, ni habrá por qué recordar que el lunes es lunes, y la piedra que yo cargaba será de quien quiera agobiarse con su peso inútil. Prefiero empuñar la sierra y la azada a seguir encanallando la música en menesteres de pregonero.» (Carpentier, 1995: 201-205)

³⁹ Quoique le cas vénézuélien ne soit pas traité, il peut être associé à beaucoup d'idées traitées dans le texte *De Arcadia a Babel* qui concernent d'autres pays Hispano-américains (Navascués, 2002).

⁴⁰ Nous nous référons principalement à l'habitant de la ville. Malgré le fort analphabétisme de l'époque dans laquelle ont écrit les auteurs traités dans cette recherche, il était fréquent que les gens connaissent des histoires et des poésies - ou des fragments - d'auteurs nationaux et même étrangers. La place, le théâtre, la rue était des scènes pour la diffusion orale de la culture.

BIBLIOGRAPHIE

BAPTISTA, Asdrúbal; MOMMER, Bernard, (1992) «Arturo Úslar Pietri: “sembrar el petróleo”, una primera visión», en *El petróleo en el pensamiento económico venezolano*. pp. 15-30, Caracas: Ediciones IESA. (Publié originellement en 1987)

BELLO, Andrés, (1979) «A la agricultura de la zona Tórrida», en GRASES, Pedro, *Obra literaria de Andrés Bello*, Caracas: Biblioteca Ayacucho.

BRICEÑO IRAGORRY, Mario, (1991) *Los Riberas*, Caracas: Monte Ávila. (Écrite et publiée en 1957)

BRICEÑO IRAGORRY, Mario, (1989) «Suelo y hombres», en *Obras completas*, Caracas: Ediciones del Congreso de la República, pp. 233-243.

BRICEÑO IRAGORRY, Mario, (1989) «De la propiedad agraria» (1942), en *Obras completas*, Vol. 6. Caracas: Ediciones del Congreso de la República, pp. 117-118.

BRICEÑO IRAGORRY, Mario, (1989) «Epistolario», en *Obras completas*, Caracas: Ediciones del Congreso de la República.

CAPEL, Horacio, (2001) «Gritos amargos sobre la ciudad», en *Dibujar el Mundo. Borges, la ciudad y la geografía del siglo XXI*, Barcelona: Ediciones del Serbal. (Publié originellement en 1998).

CAPEL, Horacio, (2005) «Entrevista a Horacio Capel: La ciudad es el mejor invento humano», en *bifurcaciones [online]*, núm. 3, invierno 2005, www.bifurcaciones.cl/003/Capel.htm. ISSN 0718-1132

CASPISTEGUI, F. J., (2002) «“Esa ciudad maldita, cuna del centralismo, la burocracia y el liberalismo”: la ciudad como enemigo en el tradicionalismo español», en Actes du Congrès International: *Arquitectura, ciudad e ideología antiurbana*, Pamplona, mars 2002. Publié par T6 Ediciones, Navarra, 2002, pp. 71-86.

CARPENTIER, Alejo, (1995) *Los Pasos Perdidos*. Santiago de Chile: Editorial Andrés Bello. (Publié originellement en 1953)

CORDERO, Elías, (2001) «Algunas observaciones a la propuesta de equilibrio territorial de la V República», *Revista Geográfica Venezolana*, Vol. 42(2), pp. 163-181, <http://www.saber.ula.ve/db/ssaber/Edocs/pubelectronicas/revistageografica/vol42num2/articulo42-2-1.pdf>

DE LA PARRA, Teresa, (1976) *Ifigenia*, Caracas: Monte Ávila. (Écrit en 1922, publié en 1924).

DÍAZ RODRÍGUEZ, Manuel, (1982) *Ídolos Rotos*, Caracas: Biblioteca Ayacucho. (Publié originellement en 1901)

DÍAZ SÁNCHEZ, Ramón, (1967) *Borburata*, Buenos Aires: Centro editor de América Latina. (Écrit en 1960)

DÍAZ SÁNCHEZ, Ramón, (1973) *Transición. Política y realidad en Venezuela*, Caracas: Monte Ávila. (Écrit et publié en 1937)

DÍAZ SÁNCHEZ, Ramón, (1980) *Cassandra*, Madrid: EDIME. (Publié en 1957)

Epistolario: Briceño-Iragorry y Picón Salas, Maracaibo: Universidad Cecilio Acosta, 2002.

GALLEGOS, Rómulo, (1959) «Necesidad de valores culturales», en *Obras selectas*, pp. 1616-1630 Madrid: Edime. (Publié originellement en 1912, dans N° 496 de la revue *El Cojo Ilustrado*. Caracas)

GALLEGOS, Rómulo, (1959) «Doña Bárbara», en *Obras selectas*, Madrid: Edime. (Publié originellement en 1929)

GALLEGOS; Rómulo, (1959) «Canaima», en *Obras selectas*, Madrid: Edime. (Publié originellement en 1937)

GONZÁLEZ TÉLLEZ, Silverio, (2005) *La ciudad venezolana. Una interpretación de su espacio y sentido en la convivencia nacional*, Caracas: Fundación para la cultura urbana.

GRASES, Pedro (1979) *Obra literaria de Andrés Bello*, Caracas: Biblioteca Ayacucho.

HALL, Peter, (1965), *Las grandes ciudades y sus problemas*, Madrid: Guadarrama;

LEHAN, Richard, (1998) *The city in literature. An intellectual and cultural history*, California: University of California Press.

JIMÉNEZ LANDÍNEZ, Víctor, (1997) «Reforma Agraria», en *Diccionario de Historia de Venezuela*, Fundación Polar, vol. 3, pp. 833-834.

«José Rafael Pocaterra», en *Enciclopedia Encarta*, Microsoft Corporation 1993-2003.

LISCANO, Juan, (1997) «Literatura», en *Diccionario de Historia de Venezuela*, tomo 2, Caracas: Fundación Polar.

MARCHAND, Bernard, (2005) «Penseurs et philosophes : la ville mal aimée en France?». Débats du CERTU (Centre d'Études sur les réseaux, les transports, l'Urbanisme et les constructions publiques) juin-2005, Lyon. En <http://www-ohp.univ-paris1.fr/>, (web consultée avril 2006)

MARÍN, Pilar (2001) «Introducción» en *Imágenes de la gran ciudad en la novela norteamericana contemporánea*, Sevilla: Universidad de Sevilla.

MARTÍN FRECHILLA, Juan José, (1994) *Planes, planos y proyectos para Venezuela: 1908-1958*, Caracas: CDC-UCV.

MONTALDO, Graciela, (1995) «El cuerpo y la Patria: espacio, naturaleza y cultura en Bello y Sarmiento», en VV.AA., *Esplendores y miserias del siglo XIX. Cultura y sociedad en América Latina*, Caracas: Monte Ávila.

NAVASCUÉS, Javier (ed), (2002) *De Arcadia a Babel: naturaleza y ciudad en la literatura hispanoamericana*, Vervuert: Iberoamericana.

NEGRÓN, Marco, (2004) *La cosa humana por excelencia. Controversias sobre la ciudad*, Caracas: Fundación para la cultura urbana.

PADRÓN, Julián, (1972) *La guaricha*, Caracas: Monte Ávila. (Écrit en 1934)

PARDO, Miguel Eduardo, (1941) *Todo un pueblo*, Caracas: Editorial Cecilio Acosta. (Écrit en 1899)

PÉREZ SCHAEEL, María Sol, (1993) «Otra vez a sembrar... es decir, culpar» et «Un abismo, de los líderes para el país», en *Petróleo, cultura y poder en Venezuela*, Caracas: Monte Ávila latinoamericana.

PICÓN, Delia (comp.), (2004) *Mariano Picón-Salas y sus amigos*, Caracas: UCAB.

PICÓN, Delia (comp.), (2004) *Mariano Picón-Salas y sus amigos*, Vol. II, Caracas: UCAB-ULA.

PICÓN-SALAS, Mariano, (1998) *Las nieves de antaño. Pequeña añoranza de Mérida*, Caracas: Talleres gráficos de la Nación. (Publiéé originellement en 1958)

PICÓN-SALAS, Mariano, (1997) *Los tratos de la noche*, Mérida: Instituto de Acción Cultural. (Publiée originellement en 1955)

POCATERRA, José Rafael, (1991) *La casa de los Ávila*, Caracas: Monte Ávila. (Écrite en 1921, publiée en 1946)

RIAL, José Antonio, (1974) *Venezuela Imán*, Barcelona, Ediciones G.P. (Publiée originellement en 1954).

RODRÍGUEZ, Carlos César (comp.) (2002) *Obra completa. Francisco Lazo Martí*, Mérida: Universidad de los Andes .

RODRÍGUEZ, Simón, (1849) «Sucinto extracto de mi obra sobre la Educación Republicana», en *El Neogranadino*, Bogotá.

SALOMON, Joëlle, (2005) *La ville, mal aimée. Représentations anti-urbaines et aménagement du territoire en Suisse*, Lausanne: Presse Polytechniques et Universitaires Romandes.

USLAR PIETRI, Arturo, (1936) «Sembrar el petróleo», en journal *Ahora*, Caracas.

VV.AA., (1998) *El malestar urbano en la gran ciudad*, Madrid: Talasa ediciones.

WAISMAN, Marina, (1991) «Aventures del moviment modern a les Amèriques», en *La crisi del moviment modern*, J.M. Montaner (ed.), Barcelona: Barcanova

WHITE, Morton, WHITE, Lucia, (1967) *El intelectual contra la ciudad. De Thomas Jefferson a Frank Lloyd Wright*, Buenos Aires: Ediciones Infinito. (Publié originellement en anglais: *The intellectual versus the city*, 1962)

WILLIAMS, Raymond, (2001) *El campo y la ciudad*, Argentina: Paidós. (Publié originellement en anglais: *The country and the city*, 1973)